Silent Conversation : Olga Perevalova, Nicolas Sisto

Virginia de la Cruz Lichet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/25718>

DOI : 10.4000/critiquedart.25718

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Virginia de la Cruz Lichet, « Silent Conversation : Olga Perevalova, Nicolas Sisto », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 09 mai 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/25718> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.25718>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Silent Conversation : Olga Perevalova, Nicolas Sisto

Virginia de la Cruz Lichet

- 1 Premier volume d'une série de publications de la Salamatina Gallery consacrées exclusivement à un travail artistique, *Silent Conversation* est un dialogue photographique entre Olga Perevalova et Nicolas Sisto. Cette conversation sans paroles se dilate dans le temps : 365 images que nous pouvons interpréter comme le travail de toute une année. Dans le texte succinct de présentation, Olga Perevalova dévoile cependant qu'il s'agit d'une œuvre de quasi trois ans (p. 6), laissant entrevoir le long labeur de production puis d'édition que représente ce livre d'artiste. Si le projet naît de l'initiative de Nicolas Sisto, voyant les photographies d'Olga Perevalova sur Flickr, ce projet collaboratif est plus que cela. La conversation en images, ou sans paroles tel qu'eux-mêmes la décrivent, devient non seulement un moyen de communication mais surtout une manière d'appréhender l'autre. L'appréhender par ce qui a été cadré et enregistré permet une certaine interprétation, une imagination de l'autre, lointaine et proche à la fois. Sans s'être rencontrés personnellement, l'un étant à Paris, l'autre à Saint-Petersbourg, tous deux se découvrent, se re-découvrent, se montrent dans cette intimité rendue publique sur les réseaux, puis à travers cet ouvrage. Nicolas Sisto envoie la première image, puis Olga Perevalova lui répond par une deuxième image, pour arriver à un total de 365. Les images deviennent donc une sorte de vases communicants entre eux, un dialogue silencieux, une découverte de l'autre à travers un examen visuel de l'image envoyée, des détails qui la composent, de la manière dont elle a été prise, de l'atmosphère qui l'enveloppe. Il est inévitable de faire allusion au film *Smoke* (1995) de Wayne Wang où l'un des personnages, Auggie (Harvey Keitel), photographie la même vue face à son magasin de tabac, chaque jour pendant plus de dix ans.
- 2 Dès lors, l'image photographique devient une « conversation [...] de la vie réelle » (p. 6), même si, à cause de la différence culturelle, il était parfois difficile pour les deux photographes de savoir ce que l'autre voulait dire. Pourtant la conversation devient de plus en plus intime : Nicolas Sisto ne prend connaissance du premier autoportrait

d'Olga Perevalova qu'à partir de la vingt-deuxième image, et c'est à ce moment-là que leur relation deviendra plus privée. Cette expérience sur le pouvoir de l'image en tant que construction, en tant que documentation, mais aussi en tant que narration, prend ainsi toute sa force. L'impossibilité de s'exprimer avec des paroles fait place à la possibilité de découvrir par le regard. Ces fragments conversationnels, entendus comme une succession de continuités chronologiques, se présentent tel un journal visuel de deux vies à la rencontre l'une de l'autre. Et pourtant, tout n'est pas si simple. Le montage des images est présent, explique Olga Perevalova : « J'ai aimé la manière dont Nicolas a conclu le projet et dont il a photographié ma photo 186 pour la publier comme photo 229 » (p. 12).

- 3 D'un point de vue éditorial, cet ouvrage est d'une grande finesse. Fidèle à l'esprit du projet, nous trouvons très peu de textes, une brève introduction de chacun des artistes, puis un entretien réalisé par Oksana Salamatina avec chacun d'eux. Le reste de l'ouvrage est consacré à l'œuvre, une conversation en images. Une autre lecture prend forme : nous entrevoyons le monde particulier de chacun d'eux, leur relation avec la culture, leur autoportrait, leurs animaux de compagnie, leur entourage, leur intimité, leurs objets personnels, les paysages qui les entourent, mais aussi et surtout le regard qu'ils portent sur eux. Tout est là et rien n'est dit. Entre le langage de Diane Arbus et celui de Francesca Woodman, ces deux regards sont portés sur eux, c'est-à-dire sur quand et comment se dévoiler et se représenter. Cette construction narrative par deux images, qui devient une succession de diptyques, est la lecture qui est présentée au lecteur. Nous les découvrons en tant que personnes et artistes, mais également héritiers de deux cultures différentes qui se dévoilent. Leurs images indicielles de cette réalité, belles, inquiétantes quelquefois, intimistes souvent, parfois en couleur, parfois en noir et blanc, ferment le récit de manière cyclique, et sont facilement interprétables comme une ouverture. Un troisième personnage est finalement inclus dans cet ouvrage : le lecteur. A nous de savoir lire entre les lignes, ou plutôt entre les images.